

On parla d'autre chose ; mais, le lendemain et les jours suivants, elle revint sur le même sujet. C'était une idée fixe.

Même, un soir, attristée de penser ainsi à sa mort, elle qui aimait tant vivre et prenait la vie si joyeusement, elle en laissa éteindre sa cigarette et refroidir son café.

—Qu'avez-vous, bonne amie ? demanda Liette.

—Tu sais, mes fameux pressentiments ?

—Eh bien ?

—J'ai dans l'idée que je mourrai bientôt... Et je n'attendrai pas davantage pour mettre mes affaires en ordre... Je serai plus tranquille... Demain matin, je ferai mon testament...

Elle se tourna vers le jeune homme qui écoutait, silencieux :

—Richard, je n'ai pas mes lunettes... veux-tu me rendre le service d'écrire à Me Lambelin, mon notaire?... Tu le prieras, de ma part, de venir me trouver demain matin, à huit heures, chez moi...

Larnaudet se leva, passa dans son cabinet, et reparut cinq minutes après avec la lettre.

—Merci. En rentrant chez moi, je déposerai moi-même la lettre chez Me Lambelin.

Lorsque Céleste mit son manteau pour sortir, elle paraissait nerveuse.

—Vous n'êtes pas souffrante ? dit Richard.

—Aucunement.

—Voulez-vous que je vous accompagne ?

—C'est inutile.

Elle embrassa Liette plus tendrement que de coutume. On eût dit, tant elle la serrait avec force contre sa poitrine, qu'elle ne pouvait se détacher de la jeune femme.

—Allons, au revoir, à demain... Je suis morose, ce soir... Demain, je vous promets de rire à gorge déployée... Et je vous chanterai ma petite chanson au désert...

Ce fut sur ce mot qu'elle partit. Et, comme Juliette paraissait inquiète, Richard dit en souriant :

—Vas-tu croire aux pressentiments, toi aussi ?

Juliette avait des larmes dans les yeux :

—C'est que je ne l'ai jamais vue triste que deux fois — tout à l'heure pour la seconde fois, — et la première fois lorsqu'elle consentit à notre mariage...

—Il n'a pas mal tourné, je suppose, notre mariage ?

—Ne te moque pas de moi, je t'en prie... Je ne suis pas rassurée.

—A la fin, tu m'inquiéterais, si je me laissais faire... Sais-tu que ce ne serait pas drôle, si la bonne femme mourait cette nuit, avant d'avoir fait son testament!...

Liette tressaillit. Subitement, il lui sembla qu'elle découvrait un abîme entra elle et lui, jusqu'alors inaperçu. Elle regardait son mari, effarée.

—Demain, dit-il en l'embrassant, tout cela sera dissipé... petite peureuse...

Elle soupira. Quelque chose venait de s'effondrer en elle.

Le lendemain matin, vers neuf heures, Richard s'appretait à sortir, lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement.

Ce fut Juliette elle-même qui ouvrit, Me Lambelin, le notaire, une serviette sous le bras, entra.

—Madame, dit-il sans autre préambule, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre... Mademoiselle Céleste Leclot...

—Elle est morte ! dit elle, avec un grand cri.

—Morte d'une attaque d'apoplexie, cette nuit, dans son lit...

—Mon Dieu ! mon Dieu ! !...

Richard venait d'entrer. Il avait entendu. Il murmura d'une voix altérée :

—Cette nuit ! !...

—Votre parente m'avait écrit pour me donner rendez-vous chez elle, à huit heures. A l'heure dite, je me présentais. Contrairement à ses habitudes matinales, mademoiselle Leclot n'était pas levée. La domestique alla frapper à la porte de la chambre à coucher et ne reçut pas de réponse. Alors, j'ai pris sur moi d'ouvrir... Mademoiselle Céleste ne respirait plus, et le médecin, que je me hâtai de faire venir, affirma, après un rapide examen, que la mort remontait à quelques heures...

Juliette sanglotait. Richard passa la main sur son front mouillé de sueur :

—Et le testament ?... A-t-elle fait un testament ?...

—Je ne le pense pas, monsieur. Ma cliente avait, en ces derniers temps, manifesté l'intention de tester en faveur de votre femme, et je ne crois pas m'aventurer en disant que le rendez-vous qu'elle m'avait fixé ne devait pas avoir d'autre but... Par malheur, ce testament n'a pas été fait... Et... vous savez, sans doute que ma cliente a un neveu qui habite Paris ?...

—Je sais ! fit Larnaudet sourdement.

—Alors... dit le notaire avec tristesse.

Il n'acheva pas sa pensée, salua et se retira.

Richard, les yeux méchants, la ride coupant en deux son front, les poings crispés, répétait machinalement : " Ruiné ! Ruiné ! "

Quant à Juliette, elle sanglotait toujours.

Brusquement il dit, — avec un geste de fureur :

—Ah ! tu peux bien pleurer, va... Par ma foi, il y a de quoi !

—Richard ! Elle nous aimait tant !

—Si e^l nous avait aimé tant que cela, il y a longtemps qu'elle eût pris ses précautions. Ruiné, ruiné !... Sais-tu ce qu'il nous reste ?

—Peu m'importe ! Ne me parle pas de cela en ce moment...

—C'est le cas ou jamais, au contraire... Ta dot, je l'ai engagée dans des spéculations de Bourse... J'avais gagné d'abord et triplé les cinquante mille francs... Puis la chance a tourné... J'ai tout reperdu... tout... tu m'entends bien ?... jusqu'au dernier sou...

Mais elle ne l'écoutait pas. Elle sanglotait.

—Et puisque tu sembles indifférente à ce qui me touche, je t'apprendrai une dernière nouvelle. Mes patrons m'ont signifié que je ne ferais plus partie de leur Banque à la fin du mois. Voilà !... Au revoir... Maintenant que je t'ai tout dit, tu peux aller rendre tes devoirs à la vieille.

Il mit son chapeau, prit sa canne et sortit.

Il ne rentra que le soir, presque en même temps que Juliette qui avait passé la journée en prières auprès de Céleste. La jeune femme avait les yeux rouges et elle était très pâle. Ils restèrent silencieux, longtemps, l'un en face de l'autre. Ce fut Richard qui dit à la fin :

—Tu ne vas pas me bouder, je suppose ?

Elle se mit à pleurer.

—Ce n'est pas gai, ce qui arrive. Pardonne-moi si j'ai été trop vif.

—N'en parlons plus. Je te pardonne.

—Dis-moi, crois-tu que je ne pourrais m'arranger avec l'héritier ? En somme, il est de notoriété publique que Céleste te destinait toute sa fortune. Elle te considérait comme sa fille. Elle avait la plus profonde aversion pour son neveu.

—Tout cela est vrai, mais tu sais bien que nous n'avons aucun droit à cette fortune.

—Est-ce que le neveu est arrivé ?

—Non. Me Lambelin lui a télégraphié. Il ne peut être ici avant le milieu de la nuit.

—J'irai l'attendre à la gare de Perrache.

Il s'y rendit, en effet, mais en revint l'oreille basse. Le neveu n'avait rien voulu entendre. Il ne connaissait ni Richard ni Juliette. Ses droits étaient incontestables. Il usait de ses droits.

Par convenance, Larnaudet assista quand même aux obsèques. Vers la fin du mois, il se trouva sans place.

—Vois-tu, dit-il à sa femme, rien à faire ici pour tenter la fortune. C'est Paris qu'il me faut.

Mais Juliette avait une vague épouvante de Paris. Elle n'avait plus confiance dans l'amour de Richard. Alors, que deviendrait-elle, seule peut-être bientôt dans cette grande ville ?

Deux mois après la mort de Céleste, Richard annonça à Liette qu'il avait trouvé une place chez un banquier parisien.

—Je n'ai que trois mille francs pour commencer, dit-il ; mais je serai vite augmenté et puis, Paris, c'est la ville des affaires. Je saurai bien me retourner et faire fortune !

Juliette soupira. Elle se voyait en pleine tourmente.

—Partons, dit-elle, — et à la grâce de Dieu !...

A Paris, la banque où Richard avait trouvé un emploi était située rue de Richelieu, près de la rue Saint-Marc. Par économie, ils retinrent un petit appartement sur la rive gauche, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève : deux pièces étroites donnant sur une cour au milieu de laquelle il y avait un carré de terre où était planté un buisson de lilas. Les lilas ne fleurissaient jamais, car jamais le soleil ne pénétrait dans la cour.

C'était là qu'elle devait apprendre à souffrir.

Les deux premiers mois cependant n'apportèrent point de changements à son existence.

Richard allait à son bureau et rentrait régulièrement. Il semblait même avoir plus d'affection pour sa femme.

Puis, peu à peu, il devint moins régulier. C'est à peine s'il donnait à sa femme de quoi vivre, gardant pour son argent de poche presque tous ses appointements. Il avait pris dès le premier jour l'habitude de déjeuner dans un restaurant près de la Bourse, mais le soir, du moins, il dînait chez lui.

Cela suffisait pour qu'elle fût heureuse.

Bientôt il ne dina plus. Il rentrait tard dans la soirée. Elle lui en fit le reproche :

—Je ne te vois plus. Tu me laisses seule. Tu ne m'aimes donc plus ?

Il l'embrassa distraitemment.

—Mais si, mais si... Ne t'inquiète pas... J'ai des affaires importantes qui me retiennent... Je suis sur le chemin de la fortune...

—Nous pourrions être heureux sans cela !

Il haussa les épaules.